

Crear nuestra propia munda

Les espaces lesbiens dans la ville de Mexico

Yasmine Tuffy, Fanny Devaux

© Yasmine Tuffy 2023, pour le texte

© Fanny Devaux 2023, pour les illustrations, non libres de droit

yasmine.tuffy@ined.fr

fanny.devaux@outlook.fr

Ce travail a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du Programme d'Investissements d'Avenir EUR Sciences Sociales du Genre et de la Sexualité portant la référence ANR-18-EURE-0008.

ISBN 978-2-9588228-0-4

Avant-propos

Bienvenue dans ce petit ouvrage qui parle de l'importance de construire des espaces lesbiens. Il a pour objectif de diffuser les résultats d'un article scientifique. Souvent, les contenus scientifiques sont difficilement accessibles car trop longs, trop compliqués et publiés dans des revues payantes. Alors, ici, on a décidé d'expérimenter la vulgarisation en créant un texte lisible et illustré. Pour que la recherche sur les lesbiennes soit vraiment pour les lesbiennes !

Deux mots sur nous, Fanny et Yasmine. On s'est rencontrées il y a quelques années après avoir été recrutées sur le même projet de recherche. Fanny, qui a fait un master de sociologie, s'est depuis lancée dans l'illustration. Et Yasmine a commencé une thèse de socio sur le lesbianisme en France et au Mexique. Lesbiennes et militantes, convaincues de l'intérêt politique de la diffusion des savoirs, on s'est lancées dans ce projet il y a quelques mois !

Cet ouvrage propose une lecture des enjeux liés à la construction et à l'usage des espaces lesbiens à partir de l'exemple de la ville de Mexico. Qui dit lecture, dit point de vue situé. En l'occurrence, il s'agit de celui de lesbiennes jeunes, cis' et européennes.

Ici, on parle de *disidencia sexual* (dissidence sexuelle) qui est une expression consacrée par des militant·es LGBTI+ en Amérique Latine pour parler des minorités de genre et de sexualité. Elles la préfèrent à celle de *diversidad* (diversité) qui est appropriée par les institutions gouvernementales et souvent dépolitisée. On l'utilise dans le but de souligner les asymétries qui existent entre les contextes mexicain et français.

Enfin, on fait ici le choix de l'accord de genre à la majorité. On parle donc de "elles" et de "meufs" pour désigner un ensemble de personnes qui se réunissent dans des espaces lesbiens mais qui ne se genrent pas nécessairement au féminin.

Introduction. Entre militantisme et recherche

Aujourd'hui, je suis à la *Comuna Lencha*, ou la commune gouine en français. Le lieu se trouve dans un quartier populaire en cours de gentrification dans le Nord- Ouest de la ville de Mexico ; il est autogéré par quelques lesbiennes qui y vivent. Il s'agit d'un espace de vie communautaire ouvert aux transpédégouines* avec un projet politique transféministe et autonome.

Cet après-midi, elles organisent un bazar féministe où des meufs vendent leurs créations à d'autres meufs et, ce soir, il est suivi d'un anti-slam de poésie.

Dans la semaine, on y vient pour manger des repas végés à prix doux. On commande à la fenêtre de la cuisine, on s'installe dans la cour pour se restaurer et on fait sa vaisselle dans le lavabo dans le coin.

J'y suis aujourd'hui car c'est l'un des rares lieux tenus par des gouines pour des gouines dans cette vaste métropole.

Je regarde ce qu'il s'y passe, j'écoute ce qu'il s'y dit, je participe aux activités et je prends des notes sur mon petit carnet noir.

À force de fréquenter et d'observer ce genre d'espace, je commence à comprendre plus finement comment ils fonctionnent, ainsi que les enjeux sociaux et politiques qui les traversent. J'y rencontre aussi des personnes qui acceptent de m'accorder un peu de leur temps pour discuter et me donner un aperçu de leurs réalités – en tant que lesbienne, femme, militante...

J'ai passé plusieurs mois à arpenter ces espaces de la ville de Mexico entre 2019 et 2020. Pour moi, ce qui en ressort, c'est l'importance des espaces dédiés aux personnes qui sont à la marge pour lutter depuis ces marges.

Donc, finalement, l'importance des espaces en mixité choisie dans nos mobilisations. Ici, on en parle à partir du cas des espaces lesbiens, en s'appuyant sur les témoignages des lesbiennes que j'ai rencontrées dans la ville de Mexico.

¡No vamos a esperar que se caiga el patriarcado para crear nuestra propia munda!¹

Il est courant d'entendre des féministes hispanophones féminiser certains termes : ici, *mundo* devient *munda*. Cette pratique linguistique subversive a pour but de se réapproprier des idées en les féminisant et de contester le caractère arbitraire et oppressif des règles autoritaires.

¹ « Nous n'allons pas attendre la chute du patriarcat pour créer notre propre monde ! »

Partie 1. Les lesbiennes dans les espaces gays

Le quartier de la **Zona Rosa** est devenu l'épicentre de la vie gay dans la mégapole de Mexico. Tout au long de la journée, les touristes comme les locaux se pressent dans les nombreux restaurants et boutiques qui s'y trouvent.

Lorsque la nuit commence à tomber, les bars arborant des drapeaux arc-en-ciel se réveillent au rythme des derniers tubes commerciaux. Assez rapidement, ils se remplissent de fêtards qui commandent *beer bucket* et sirotent des *palomas*. En un coup d'oeil, on remarquera qu'il y a peu, voire aucune, femme dans cette foule.

Les bars et les magasins gays jouent un rôle vital dans la visibilité de la *disidencia sexual*. Par l'appropriation économique et commerciale de l'espace urbain, ces lieux permettent des expressions minoritaires qui sont ailleurs stigmatisées voire empêchées – comme la pratique du drag par exemple. En leur donnant de la visibilité, ces lieux participent à la normalisation de certaines formes de *disidencia*. Toutefois, ils sont traversés par des dynamiques de pouvoir.

Ils sont le plus souvent créés par les personnes qui en ont les ressources et qui, mis à part leur sexualité, se trouvent en haut de hiérarchies sociales : des hommes homosexuels cis, blancs et issus des classes moyennes et supérieures.

A ce sujet, Melania, 25 ans et qui vit de petits boulots, témoigne : « *Si tu vas à Pervert, c'est une fête gay, tu te retrouves entourée d'hommes tous musclés, épilés, et tu te dis que c'est pas non plus ta place. Et ça, c'est vraiment compliqué : c'est pas parce que t'es de la communauté que t'as ta place dans les lieux pour la communauté. En fait, ils sont faits pour les gays.* »

Les hommes y sont plus visibles et prennent plus de place. La beauté demeure associée à la blancheur et à la minceur, les prix sont souvent prohibitifs pour les revenus modestes.

Ainsi, s'ils participent à la remise en cause de l'hétérosexualité, ces espaces peuvent aussi contribuer à la reproduction de structures classistes, racistes et sexistes.

Dans un article, la chercheuse Anahi Russo Garrido mentionne cette blague qui met en scène un père et son fils :

- *Papa, je suis gay.*
- *Non, mon fils, tu n'es pas gay.*
- *Je te dis que je suis gay ! Il faut que tu l'acceptes !*
- *Écoute fils, est-ce que tu as une Rolex ?*
- *Non...*
- *Un appartement à Polanco² ?*
- *Non...*
- *Tu conduis une Mercedes ?*

² Polanco est l'un des quartiers les plus huppés de Mexico. Il est prisé par les célébrités, les personnalités du monde des affaires et les expatrié-es, et compte d'innombrables boutiques et hôtels de luxe.

- Non...

- *Tu vois fils, t'es pas gay, t'es juste une pédale ordinaire.*"

On utilise communément le terme "gay" pour parler d'hommes (et parfois même de femmes) homosexuels et ce, même dans des contextes non anglophones. Or, cette blague suggère que ce mot est lié à une position particulière dans les hiérarchies socio-économiques. Il se caractérise par sa modernité, son raffinement et son érudition. Il considère que la lutte menée par la *disidencia* est achevée. Finalement, il est mieux accepté car il participe de la reproduction de logiques capitalistes, colonialistes et patriarcales.

La *disidencia* continue de lutter contre ces logiques. En 1978, lors de la commémoration de la Révolution Cubaine puis celle des victimes du massacre de Tlatelolco, des collectifs homosexuels manifestent ouvertement pour la première fois.

L'année suivante, la première marche des fiertés prend place dans la ville de Mexico. Elle réunit désormais des dizaines de milliers de personnes chaque année. Qu'elle soit un moment initiatique ou un rendez-vous annuel, c'est un événement majeur pour beaucoup de personnes de la *disidencia*.

Toutefois, certaines personnes critiquent ces marches. Elles regrettent que les luttes soient cooptées par des entreprises, récupérées par des partis politiques et, finalement, dépolitisées.

Valentina, 31 ans et administratrice dans une organisation militante, participe au comité d'organisation de la marche et veut en évincer les grandes marques, elle raconte : « *L'année dernière, tout était plein de chars. Du coup, les gens qui étaient à pied avec des pancartes, bah ils pouvaient pas... On entendait que les enceintes des entreprises, pas les gens qui manifestaient et criaient des slogans* ».

Le « monde gay » est souvent critiqué pour son association au consumérisme.

« *On est allées à une contre-marche de la Gay Pride. C'est parce qu'on est contre l'absorption de ce type de mouvement par le capitalisme, pour de la putain de consommation.* » Ava, 28 ans, freelance dans la culture

« *J'ai toujours été contre ce que j'appelle le mainstream gay, genre la Zona Rosa : la consommation et la superficialité. Au final, je pense que nous les cuirs, on est les gays punks.* » Ali, 45 ans, musicienne

Ces critiques sont également anti-impérialistes et décoloniales. Ali et Ava emploient toutes les deux le terme anglais « gay », pour le critiquer. Elles préfèrent le terme « cuir » qui est l'hispanisation de « queer ». Cela permet de se réapproprier un terme d'abord popularisé dans des pays anglo-saxons. Elles sont critiques de l'imposition de conceptions occidentales de la *disidencia sexual*. En effet, elles ont tendance à être homogénéisantes et à ignorer les spécificités locales reproduisant ainsi des rapports de domination coloniale.

L'expérience des lesbiennes dans les espaces festifs gays et les marches des fiertés donne un aperçu de la place qu'elles occupent dans le « monde gay ». En raison de leur dépolitisation,

ces espaces sont seulement dédiés à un groupe restreint. Certains gays, les lesbiennes et d'autres personnes de la *disidencia* en sont bien souvent exclues. La création d'espaces lesbiens représente donc un intérêt crucial pour les militant-es féministes.

Partie 2. Les espaces lesbiens

Dans un quartier populaire du centre historique de la ville de Mexico, on trouve **Punto Gozadera**. Ça a longtemps été le seul lieu qui se réclamait ouvertement lesbo-féministe.

On y vient pour voir une expo ou suivre un cours d'auto-défense à l'étage, manger des versions véganes de plats traditionnels du Oaxaca, ou bien danser devant la scène qui accueille des artistes féministes.

Toutes les semaines, c'est le *lenchiviernes*, le vendredi des gouines. La salle est pleine de meufs qui, seules, en paires ou à plusieurs, réinventent les pas de la *cumbia*. Celles qui ne dansent pas s'adonnent à des parties endiablées de babyfoot. D'autres partagent une cigarette et un mezcal sur la place devant l'entrée.

Au Mexique et ailleurs, les militantes féministes et lesbiennes s'emploient depuis longtemps à créer des espaces non-mixtes et autonomes. En effet, on y refuse l'accès aux hommes cis' et on s'affranchit de la dépendance matérielle vis-à-vis d'eux.

Par exemple, on s'approprie des savoirs techniques ailleurs monopolisés par les hommes, comme le montage d'une scène de concert. Leur construction même s'attaque donc aux fondements de l'hétéropatriarcat.

Grâce à la non-mixité, ces espaces donnent accès à des discours minoritaires critiques de l'ordre dominant, comme ceux d'Ava ou Ali. Au travers de rencontres et d'échanges, ces espaces facilitent l'appropriation d'une posture politique féministe. Ainsi, ils permettent aux personnes qui les fréquentent d'explorer plus librement leur corps, leur sexualité et leur pensée.

Ximena a 33 ans et est musicienne. Face au sexisme, à la lesbophobie et au racisme dans l'industrie de la musique, elle a décidé de former un groupe en non-mixité de meufs racisées.

Elle m'explique ce que cet espace et, plus largement, les espaces féministes et lesbiens lui ont apporté : « *Maintenant que je connais d'autres compañeras, même si parfois on n'a pas les mêmes visions politiques ou on pense de manière un peu différente... Je pense que maintenant je me sens plus accompagnée, soutenue. Je ne me sens plus seule. Et je pense que c'est ça qu'un mouvement crée. Je veux dire que malgré tout, les différentes expériences, le doute de chacune, quand tu crées un mouvement, tu crées une sorte de base où tu sais que tu peux arriver et trouver des personnes qui luttent pour les mêmes choses. Et ça, bah clairement, ça te donne le sentiment que ça en vaut la peine. Ça te donne du courage !* »

Ce sont aussi des espaces de socialisation lesbienne : des normes et des pratiques lesbiennes y sont inventées, appropriées et normalisées. On y voit des meufs avec des cheveux colorés ou rasés, la peau parfois percée ou tatouée, des meufs avec leur amante ou même leurs amantes.

Des choses qui sont ailleurs inhabituelles semblent ici plutôt ordinaires. En visibilisant des existences qui font fi de l'hétérosexualité, ils participent de la légitimation du lesbianisme. Alors qu'il est ailleurs dévalorisé et stigmatisé, le lesbianisme devient une ressource sociale et un outil d'émancipation.

Ce sont aussi des espaces d'échange et de rencontre où des liens de solidarité sont tissés entre lesbiennes. En facilitant les moments de convivialité comme les réunions politiques, ils encouragent l'expression et l'identification de griefs et de revendications que les lesbiennes ont en commun face à l'hétéropatriarcat. Ainsi, ils jouent un rôle essentiel dans la capacité des lesbiennes à s'organiser collectivement.

L'université, notamment la *Universidad Autónoma de México (UNAM)*, est souvent un moment de socialisation féministe important pour les militantes lesbiennes. L'université n'est toutefois accessible qu'à une minorité de mexicaines. Les espaces lesbiens non-académiques sont donc d'autant plus importants qu'ils peuvent aussi être des lieux d'éducation populaire au féminisme et au lesbianisme comme posture politique.

Cependant, les possibilités qu'offrent ces espaces sont limitées et contraintes par les conditions matérielles de leur existence. Ils demeurent inaccessibles pour beaucoup car ils se trouvent dans quelques grandes villes. Ce sont généralement des lesbiennes qui ont un certain nombre de ressources économiques et scolaires qui les occupent. Et, comme ils n'ont pas pour but de faire du profit, ils ne survivent généralement pas plus que quelques années dans un monde capitaliste. *Punto Gozadera* a fermé ses portes à la suite de la pandémie.

Conclusion

En s'extrayant de l'hétérosexualité, les lesbiennes remettent en cause l'ordre social et politique dominant. Elles y créent un cadre normatif alternatif en subvertissant les normes - ces règles qui régissent la normalité, qui définissent ce qui est considéré comme bon ou mauvais, souhaitable ou non. Et, parfois, elles s'organisent entre elles pour renverser ce système. Elles s'organisent dans des espaces où ce qui est ailleurs source d'illégitimité et de stigmatisation, devient une force, une source d'identification collective et un instrument de mobilisation.

Les espaces non-mixtes sont essentiels à la mobilisation et l'organisation collective des groupes marginalisés. Toutefois, leur construction et leur maintien se heurtent à des difficultés d'ordre matériel. De plus, la possibilité d'y accéder est très inégale selon les ressources dont on dispose : entre autres, ça suppose généralement d'avoir de la thune et de

pouvoir s'y rendre physiquement, de pouvoir être accompagnée et d'y trouver des personnes qui nous ressemblent.

Autrement dit, ils sont eux aussi traversés par les rapports sociaux de classe et de race, mais aussi par l'âgisme et le validisme. Il est essentiel que l'on travaille à rendre les espaces lesbiens accessibles au plus grand nombre de lesbiennes.

On doit aussi objectiver les manières dont leur accessibilité, nécessairement limitée, affecte les revendications que l'on porte. Car, finalement, les espaces lesbiens sont au cœur de nos mobilisations.

Pour aller plus loin

Anahi Russo Garrido, 2009, “‘El Ambiente’ According to Her: Gender, Class, ‘Mexicanidad’, and Cosmopolitan in Queer Mexico City”, *NSWA Journal*, vol.21, n°3, p.24-45.

Comuna Lencha-Trans, 2021, “Vivir en comunidad. Una apuesta política disidente en la Ciudad de México”, 6p. (disponible par mail auprès de Yasmine).

Melissa Cardoza, 2005, “Vue d’un balcon lesbien”, *Nouvelles Question Féministes*, 2005/2, vol.24, p.16-26 (traduit de l’espagnol par Jules Falquet).

Ochy Curiel, 2021, “Le féminisme décolonial en Abya Yala”, *Multitudes*, 2021/3, n°84, p.78-86 (traduit de l’espagnol par Priscilla De Roo).

Yasmine Tuffy, 2021, “Crear nuestra propia munda. The stakes of space appropriation by lesbians in Mexico City”, *Cahiers des Amériques Latines*, n°98, p.133-152.

Yásnaya Aguilar, 2022, “Femmes autochtones et États nationaux”, dans *Nous sans l’État*, Toulouse: Éditions Ici-bas, 144p. (traduit de l’espagnol par Amandine Semat).

Remerciements

Ce projet s'est nourri de nombreuses rencontres, d'histoires partagées autour d'un verre ou au cours d'un entretien, ainsi que de longues discussions à propos des espaces que nous créons et que nous imaginons. Nous adressons des remerciements chaleureux à toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont participé au cheminement qui a mené à la création de cet objet. Des pensées particulières vont à Punto Gozadera qui porte désormais son projet politique à Xalapa, ainsi qu'à la Comuna Lencha-Trans qui tous les jours continue de lutter dans la dense ville de Mexico.

Un grand merci à Agathe, Béa, Inès, Lara, Léane, Maye et Ségo qui ont relu diverses versions de ce petit ouvrage. Merci pour vos commentaires, vos suggestions et vos encouragements !

Nous remercions également Océane Legrand pour ses conseils et le suivi enthousiaste de ce projet.